

GUILLAUME BÉGUIN
COMPAGNIE DE NUIT COMME DE JOUR

AUTO PORTRAIT D'EDOUARD LEVÉ SUICIDE/

12-24.JAN.10



GRÜ
& UT

AUTO PORTRAIT

SUIVI CERTAINS SOIRS DE

SUICIDE/

MISE EN SCÈNE ET ADAPTATION GUILLAUME BÉGUIN/CIE DE NUIT COMME DE JOUR

12-24.JAN.10 / BLACK BOX

AUTO PORTRAIT: ma 19h, du me au sa 20h30, di 18h, relâche le lundi
SUICIDE: ve 15 22h30, di 17 20h, ma 19 21h, ve 22 22h30, di 24 20h
Tarif unique 13 CHF / Tarif de soutien 26 CHF
Tarif soirée combinée AUTO PORTRAIT + SUICIDE 21 CHF

28-31.JAN.10 / Centre de Culture ABC / La Chaux-de-Fonds
18-28.FEV.10 / Théâtre Arsenic / Lausanne

Réservations: +41 (0)22 328 98 78 ou reservation@grutli.ch
Contact presse Grü/Théâtre du Grütli : Charlotte Jacquet / +41 (0)22 328 98 69 / presse@grutli.ch

Mise en scène et adaptation Guillaume Béguin
Jeu Véronique Alain, Monica Budde, Piera Honegger, Joël Maillard, Jean-François Michelet
Scénographie Sylvie Kleiber
Lumière Dominique Dardant
Vidéo Radu Zero
Son Filippo Gonteri
Costumes Karine Vintache
Maquillage Sorana Dumitru
Assistanat à la mise en scène Francine Wohnlich
Stagiaire à la mise en scène Ludovic Payet
Stagiaire scénographie Vanessa Gerotto
Training Cindy Van Acker, Tamara Bacci
Administration Magda Rozga
Photos Hélène Göhring

www.denuitcommejour.ch

Production Compagnie de nuit comme de jour / Coproduction Théâtre du Grütli - Genève, Théâtre Arsenic - Lausanne, Centre de Culture ABC - La Chaux-de-Fonds.

Avec le soutien de la République et Canton de Genève, de la Ville de Lausanne, du Canton de Vaud, de la Loterie Romande, de ProHelvetia, de la Fondation Dr. René Liechti, de la Ville de La Chaux-de-Fonds, du Canton de Neuchâtel et de la BCN - Fondation culturelle. Autoportrait / Suicide bénéficie de la promotion du Pour-cent culturel Migros

EN BREF

Guillaume Béguin adapte au théâtre deux singuliers romans d'un artiste singulier : Edouard Levé, photographe et écrivain suicidé en octobre 2007 à l'âge de 42 ans. Levé a écrit *Autoportrait* en 2005 et *Suicide* en 2007. Dans le premier livre, laconique et drôle, il fait l'inventaire de lui-même. Sans effets, sans affects, il empile des phrases qui vont vite. *Je chante faux, donc je ne chante pas. Comme je suis drôle, on me croit heureux. J'espère ne jamais trouver une oreille dans un pré. Je n'aime pas plus les mots qu'un marteau ou une vis.* Dans le deuxième, il rejoue, d'une écriture presque blanche, le suicide d'un ami vingt ans plus tôt. Si les deux titres font autobiographie, ils atteignent aussi à une pleine valeur universelle. Sur scène, *Autoportrait* est joué en continu, et *Suicide* s'y ajoute certains soirs.

AUTO PORTRAIT

Le texte, constitué de plus de mille six cents phrases juxtaposées est un enchaînement sec, sans chevilles ni logiques, de constats de l'auteur sur lui-même : une phrase, un constat. Au lecteur ou au spectateur de conclure ce qu'il veut ou peut – de faire la psychologie, la morale ou, plus modestement, d'apprécier les effets comiques nés d'associations surprenantes. La vie entière d'Édouard Levé se trouve dans *Autoportrait*, mais on ne l'y voit pas. Il ne veut surtout pas la reconstruire, faire le malin avec son personnage, légendier un récit. Il se décrit sans amour-propre, en photographe – que par ailleurs il est : plaque sensible et mémorielle sur laquelle des souvenirs, des images, des goûts, des attitudes, des réflexes, des sensations, se sont inscrits. Ni plus, ni moins, mais, à chaque phrase, totalement ça : une photo cadrée d'instinct, avec soin, unie aux autres par ce qui semble un hasard, et qui n'est sans doute qu'une forme aboutie et méticuleuse d'absurdité. Pas de commentaires : un minimum d'expérience et un maximum de désespoir enseignent qu'ils sont toujours de trop. Édouard Levé a écrit *Autoportrait* dans une période de déprime intense, lors d'un voyage aux Etats-Unis. Convaincu qu'il va mourir là-bas, il écrit chaque soir dans sa chambre d'hôtel. « Maintenant, ça me fait sourire, déclare-t-il à Télérama en 2005. J'ai commencé à écrire en me disant qu'il fallait que je laisse vite une trace de moi car il me restait peut-être un mois à vivre. D'où ces phrases décochées comme des flèches ».

SUICIDE

En rendant le manuscrit de *Suicide* à son éditeur trois jours avant de commettre le sien, Édouard Levé met singulièrement sa mort en scène. Le texte s'ouvre sur l'évocation du suicide d'un ami de l'auteur, qu'il commet quinze ans auparavant, en se tirant une balle dans la tête avec son fusil, alors que sa femme l'attend, à l'extérieur de la maison. Lorsqu'elle entend la détonation, elle se précipite à l'intérieur et découvre que son époux a laissé une bande dessinée ouverte devant lui, comme un dernier message. Maladroitement elle la renverse la table sur laquelle se trouve la bande dessinée, qui se referme sur elle-même sans qu'elle puisse recevoir ou interpréter ce dernier message. Il en est de même pour nous avec *Suicide*, qui se referme sur son énigme. Dans ce texte, Édouard Levé s'adresse à cet ami, à la deuxième personne du singulier, évoquant tout d'abord quelques souvenirs, puis racontant des épisodes plus longs de sa vie, avec davantage de détails. Mais la question du double et de l'identité est au centre de l'oeuvre d'Édouard Levé ; peu à peu, et sans qu'on en soit vraiment sûr, il semble que ce « tu » devienne un « je ». Ainsi l'auteur semble s'adresser à lui-même, son suicide une fois accompli. Contemplant sa propre mort, il tente de s'approprier ce qu'il est impossible de faire : les effets de son suicide sur son entourage, et comment cette mort transcende ou accomplit sa vie.

RENCONTRE AVEC GUILLAUME BÉGUIN (DÉCEMBRE 2009)

***Autoportrait* et *Suicide* est votre quatrième mise en scène. Pouvez-vous nous resituer la place de ce travail dans votre parcours ?**

En tant qu'individu, j'ai la sensation d'avoir une certaine unité et une certaine cohérence. Si je devais écrire mon autoportrait, il me semble que je devrais parvenir à restituer en deux pages cette unité. Cependant, dès que je commence à le faire, je me rends compte de l'impossibilité de l'entreprise : n'en sort qu'un portrait partiel de moi-même, qui ne dit presque rien de qui je suis réellement. Une liste de fragments comme le fait Edouard Levé.

Il y a un véritable écart entre la perception que j'ai de moi et l'impression qui en ressort quand je tente de communiquer qui je suis. Cette réflexion, sur l'identité et son expression, qui est au cœur des deux textes *Autoportrait* et *Suicide*, m'intéresse tout particulièrement. Ma première mise en scène, *Matin et soir* de Jon Fosse, portait déjà une interrogation sur le langage et sur la façon dont on se survit à soi-même à travers la parole. Comment les mots, qui passent d'un corps à l'autre, d'une génération à l'autre, peuvent-ils nous définir ?

Matin et soir conte l'histoire d'un vieux pêcheur qui vient juste de mourir. Il vit encore une dernière journée, pour se « désaccoutumer de la vie », en compagnie d'un ami déjà décédé qui vient l'emmener de l'autre côté. Peu à peu, son identité se dilue dans l'univers, dans le paysage, dans le corps et dans la parole de sa fille. J'avais distribué le texte en trois partitions, pour deux acteurs et une actrice. Chacun d'eux jouait chaque rôle, à différents moments du spectacle, afin de brouiller les pistes. Les personnages n'étaient pas rattachés à un acteur précis : ce que l'on croit attribuer à un corps concerne en réalité un autre corps, ce qui est dit par un personnage est en réalité dit par un autre, ou en tout cas pourrait l'être : le langage ne parvient pas à nous définir, la parole se dilue.

Dans le travail d'Edouard Levé, l'homme et l'œuvre sont intrinsèquement liés. Sur quoi porte votre intérêt ? Que cherchez-vous à travers ce texte ?

J'ai découvert l'homme à travers la nécrologie publiée dans *Les Inrockuptibles* à la suite de son suicide, en octobre 2007. J'ai tout de suite lu ses livres, et mon premier réflexe a été de chercher les signes avant-coureurs de *Suicide* dans *Autoportrait*. Donc de lier l'homme et son acte à l'œuvre. Aujourd'hui, il en va autrement. Ce qui m'intéresse, c'est avant tout l'objet littéraire, l'œuvre qui n'a pas besoin de l'aspect autobiographique pour prendre de la valeur. *Suicide* vient d'ailleurs de ressortir en poche, et deux ans après sa mort, je crois vraiment que l'on peut dire que Levé a réussi un grand livre sur ce thème, une réflexion très singulière, et qui fait corps avec une forme inédite.

En ce qui concerne mon intérêt de metteur en scène pour ce texte, il est lié à ce que j'ai dit précédemment au sujet de la sensation qu'on a d'être un tout, et de la tentative insatisfaisante de rendre compte de ce fait par le langage. À ce titre, *Autoportrait* est à la fois un échec monumental et une réussite exemplaire. Un échec, parce qu'en disant « je préfère regarder sur ma gauche » et puis en enchaînant avec 1600 nouveaux aphorismes tout aussi dérisoires, Levé ne parvient pas à rendre compte d'une identité. D'un autre côté, le livre réussit son pari dans le sens de la « mise à plat » qu'il opère par la juxtaposition des phrases. Tout a la même valeur, comme dans une liste : il n'y a pas d'ordre ni de hiérarchie : « J'ai les pieds plats » peut succéder à « La fille que j'aimais le plus m'a quitté ». C'est dans ces chocs de sens que réside la véritable violence de ce texte, et c'est également dans le choix des associations (telle énonciation à la suite de telle autre) qu'il parvient finalement à dresser son autoportrait. Une autre personne ne ferait pas fait les mêmes associations.

Enfin, ce texte est surtout un dialogue avec soi-même. Entre soi et les fragments d'Edouard Levé. Ce qui m'intéresse, c'est de renvoyer le spectateur à lui-même, à la définition de sa propre identité. Chacun peut se reconnaître en Edouard Levé. Au moins 80% des phrases d'*Autoportrait* peuvent se rapporter à chacun d'entre nous, en acte ou au moins en pensée. C'est un véritable vertige de constater que la majeure partie de ce qui définit l'autre peut aussi servir à me définir.

Les deux textes, *Autoportrait* et *Suicide*, ne sont ni romans, ni essais, ni poésie, ni récit. Ce sont des phrases, juxtaposées, sans logique, que l'on pourrait plutôt qualifier d'inventaire. Comment met-on en scène un inventaire ? Comment crée-t-on une tension dramatique lorsque tout ce qui est écrit a la même valeur ?

Dans un premier temps, j'essaie de faire une véritable mise à plat. Au théâtre, le premier réflexe est de créer une progression, une évolution, un rythme avec un point de départ et un point d'arrivée. J'essaie quant à moi de me libérer de tout ça. Je voudrais annihiler ce rythme, tant au niveau de la scénographie que des lumières. Un peu comme dans les rêves. Est-ce que, dans les rêves, la narration est classique ? L'évolution dramatique suit-elle une courbe hyperbolique ? Non. Pourtant, comme le dit Edouard Levé, les rêves sont les premières œuvres d'art que nous voyons au cours de notre vie. Dans les rêves, le temps et l'espace sont abolis.

J'essaie non pas de créer une histoire dans un temps défini, mais de créer à chaque seconde un choc entre plusieurs éléments : action, lumière, corps... Ces associations se découvrent en répétitions, presque par hasard. Je tente de construire la structure du spectacle afin qu'elle soit en mesure de produire un maximum d'accidents, entre les comédiens,

les spectateurs, les mots, les lumières, les éléments scénographiques. Ces sont ces accidents, ces éléments sans rapports qui s'associent tout à coup et qui, je l'espère, vont produire du sens.

Un mot sur les comédiens ?

J'ai divisé le texte en cinq partitions destinées à trois comédiennes et deux comédiens. J'ai choisi cinq personnalités typées et contrastées, tant au niveau physique que vocal. Cinq pôles qui créent un mélange explosif. Édouard Levé a écrit *Autoportrait* d'une seule traite, par association d'idées. Le rythme du texte provient de celui de la pensée, laquelle se révèle au final assez organisée même si sa logique n'est pas immédiatement lisible. La répartition des voix a suivi naturellement ce schéma, l'aléatoire complet ne fonctionnant pas. Là encore, je tente de créer des accidents: l'accident Véronique Alain avec le texte Édouard Levé, l'accident Joël Maillard avec les costumes de Karine Vintache, etc. Rien ne doit être apparemment cohérent, rien ne doit sembler logique a priori, cependant il faut faire des choix judicieux pour que les accidents soient intéressants et non pas purement anecdotiques. Paradoxalement, rien n'est laissé au hasard dans mes choix de metteur en scène, même si au final tout semblera peut-être joyeusement chaotique. Mais c'est un chaos qui aura pris beaucoup de temps à mûrir.

Costumes et scénographie ?

En avril dernier, je me suis imposé d'écrire chaque jour une nouvelle description du spectacle. Je devais, sur une page A4 au maximum, décrire précisément le spectacle tel que je le ferais si l'on devait commencer à répéter le lendemain. Au final, j'ai écrit une vingtaine de textes. Certains se ressemblent, d'autres non. Une sorte de collection à la manière d'Édouard Levé... Ces écrits ont servi de première base au travail de la costumière et de la scénographe.

L'idée de choc, d'identité fluctuante va se retrouver dans les costumes. Les spectateurs verront quelqu'un pendant une seconde qui se transformera en une autre personne à la seconde d'après. Ça me plaît beaucoup d'égarer le spectateur en jouant entre personnalité forte et identité floue. Et puis il s'agit de rendre la dimension ludique et humoristique présente chez Levé.

Pour la scénographie, l'espace de la Black Box sera recouvert de deux cents chaises identiques. Gradin et scène seront donc mélangés, tout se déroulera sur et entre ces deux cents chaises. Encore une collection ! Il s'agit de chaises industrielles, en plastique, qui mettront les acteurs à égalité avec le public (qui dès lors apparaîtra lui aussi comme une sorte de collection).

Vous travaillez non pas sur un texte mais deux. Comment cela se passe-t-il concrètement ? S'agit-il d'un double travail pour une seule création ? Ou de deux mises en scène distinctes ?

Ce sont deux mises en scène distinctes. J'essaye de construire *Suicide* et *Autoportrait* pour qu'ils s'opposent, et se suffisent à eux-mêmes. On pourra voir l'un et/ou l'autre. Peut-être que *Suicide* ne sera qu'une esquisse. L'acte est tellement fort en soi que je ne peux que rester humble devant lui. *Suicide* nous renvoie à nos propres pulsions autodestructrices, à nos propres deuils. Ce qui implique de travailler avec retrait et pudeur. Il s'agit aussi d'affirmer quelque chose au niveau de la relation. Dans *Autoportrait*, les autres ne sont bons qu'à être classés ou comptés. Au contraire, *Suicide* apparaît clairement comme un message à ceux qui restent, à ceux qui ne suicideront pas. Pour la première fois chez Levé, il y a une adresse, directe, forte, à un autre. Pour l'acteur, ça implique une prise de parole complètement différente. *Autoportrait* et *Suicide* sont deux compositions différentes. C'est un investissement différent pour toute l'équipe, qui met autre chose en jeu.

L'art veut la mort du réel disait Heiner Müller. Édouard Levé a poussé sa démarche jusqu'au suicide. S'agit-il d'un acte purement esthétique où le sacrifice de l'homme glorifie l'art ? Qu'en pensez-vous ?

Personnellement je ne pense pas que l'art prenne de la valeur avec la mort de l'homme. Au niveau des médias ou du marketing, peut-être. Pour moi, *Suicide* aurait la même valeur si Édouard Levé ne s'était pas supprimé. Il disait qu'un suicide inverse une biographie : la vie du suicidé est souvent reconsidérée en fonction de cet acte final. Peut-être est-ce une erreur. La vie d'Édouard Levé n'était pas, dès le début, dirigée vers le suicide. C'est arrivé, à un moment.

Parler du suicide m'intéresse. Que se passe-t-il lorsqu'on se confronte au vide, à la sensation de disparaître ? Le suicide est une issue possible, mais ce n'est qu'UNE possibilité de réponse. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'on ne joue pas *Suicide* tous les soirs. Certains soirs, on laisse le public seul après *Autoportrait*.

NOTE D'INTENTION

GUILLAUME BÉGUIN (DÉCEMBRE 2009)

Dans son dernier livre, *La barque silencieuse*, Pascal Quignard note : « Tout le langage en nous, n'étant pas de souche, étant volé, est celui d'un menteur. Nous sommes sans noyau. La langue nationale est acquise veut dire : tout ce qui nous permet de nous différencier est acquis ». Je repense immédiatement à Levé : « J'aimerais écrire dans une langue qui ne me soit pas propre ». Il écrit cela dans *Autoportrait*. Et, un peu plus tôt : « Je rêve d'une écriture blanche, mais elle n'existe pas ».

A six semaines de la première, après avoir déjà pas mal cherché avec les acteurs, je me demande à mon tour ce que peut être une « mise en scène blanche ». Une mise en scène qui ne serait pas altérée par le passage du temps, une mise en scène qui ne chercherait pas à « faire son intéressante ». Une mise en scène qui n'aurait pas de style. « Il faut faire des choix radicaux », me conseille-t-on souvent : imposer son point de vue, apposer à « sa » mise en scène le sceau de « sa » signature. Mais ce que je cherche ne s'exprime pas, du moins pas à l'aide d'une langue apprise. Ce que je cherche est une forme de secret à moi-même. Ce n'est pas l'expression d'une intériorité à l'aide d'une langue apprise, c'est une traduction. Une traduction « blanche » de ce qui opère en moi quand je lis Levé, une traduction qui s'écrirait avec des lettres (les corps des acteurs), sur une page blanche (un espace et une lumière). Une traduction presque littérale d'une sensation qui n'a jamais réussi – jusqu'à présent – à s'exprimer. Quignard, encore : « Nous avons commencé comme un secret pour personne, muet, embryonnaire, dans le noir ».

Ce que je cherche, c'est peut-être une mise en scène sans noyau. Ou dont le noyau resterait à jamais incompréhensible, incohérent et informe. Je ne veux pas produire du sens. Je veux aller au-devant de moi, et amener mes acteurs à aller au-devant d'eux-mêmes, comme Levé l'a peut-être fait lui-même en écrivant son *Autoportrait*. Le risque, bien entendu, est de ne trouver personne, tout au bout du compte. C'est-à-dire de découvrir que tout se qui nous concerne, les anecdotes, les souvenirs, les différentes couleurs de notre personnalité, tout cela n'est structuré autour d'aucun noyau identitaire, mais sert seulement à créer une agitation masquant notre absence de colonne vertébrale.

Cela, à six semaines de la première, m'intéresse beaucoup. Cela signifie que je dois tout emporter avec moi. Les textes de Levé, bien sûr, mais aussi les corps de mes cinq acteurs, leur humour, leur tension, leur douceur et leur engagement. Leur perte, leur-visage-qui-n'existe-pas, leur salto arrière et leur salto avant. Leurs questions et mes absences de réponse. Je dois prendre tout ça et créer un monde sauvage, un monde qu'on ne reconnaît plus, un monde dont on ne sait peut-être plus les règles. Cela donnera peut-être un chaos, mais le chaos est la seule forme qui ressemble vaguement à ce que nous avons au fond de nous. Toute tentative d'organisation se structure autour d'un centre ou d'une hiérarchie : il y a un début, il y a quelque chose de premier. Or, il n'y a peut-être pas de début. Il n'y a peut-être pas de centre. C'est ce que Levé fait sentir à travers *Autoportrait* et plus tard *Suicide*. Ce qui me permet de dire « je » n'est pas à moi. Sarah Kane écrivait, à la fin de *4:48 Psychose* : « C'est moi-même que je n'ai jamais rencontrée, dont le visage est scotché au verso de mon esprit ».

BIOGRAPHIES

ÉDOUARD LEVÉ

Né à Neuilly-sur-Seine (F) le 1^{er} janvier 1965, Édouard Levé s'est suicidé le 15 octobre 2007, âgé de 42 ans. Quelques jours avant sa mort, il avait remis à son éditeur, Paul Otchakovsky-Laurens, un manuscrit intitulé *Suicide*.

Édouard Levé était peintre, photographe et écrivain. Il a pratiqué la peinture de 1991 à 1996 puis a cessé de peindre pour se consacrer à la photographie et à l'écriture. Il a exposé dans de nombreuses galeries à Paris, notamment à la Galerie Loevenbruck, et dans toute la France. Il a participé à de nombreuses expositions collectives à Paris, Rome, Helsinki, ... En 2004, il a été lauréat de la Villa Médicis Hors-les-Murs. Son travail photographique a fait l'objet de nombreuses monographies (*Amérique, Fictions, Angoisse, Reconstitutions*). Il est également auteur de quatre livres, publiés aux Éditions P.O.L, et qui ne sont ni des romans, ni des essais, ni de la poésie, ni des récits, mais plus probablement des inventaires, à l'exemple de Perec et de son *Je me souviens*. Ses quatre œuvres littéraires portent les noms de *Cœuvres, Journal, Autoportrait* et enfin *Suicide*.

Cœuvres est un catalogue d'œuvre d'art dont l'auteur a eu l'idée, mais qu'il n'a pas réalisé. *Journal* est comme son nom l'indique une sorte de journal d'informations, qui contient différents chapitres : « International »,

« Société », « Economie », et même des programmes TV. Il s'agit de nouvelles que l'auteur a glanées dans la presse et qu'il a réécrites, en prenant soin d'ôter toute référence à des noms de lieux, d'entreprises, de pays ou de personnalités. Privés de leurs référents, les faits ainsi relatés gagnent en violence ou en stupidité ce qu'ils perdent en réalité : par un effet de distanciation, la trivialité des programmes TV, la violence des conflits ou la malhonnêteté des grands patrons et des dirigeants politiques deviennent bien plus criantes.

Le travail photographique d'Édouard Levé s'apparente à ce qu'il a réalisé pour *Journal*: ainsi par exemple, dans *Reconstitutions*, une série de photographies en couleur, il reconstitue des scènes tirées des actualités, des matchs de rugby, et même de films pornographiques, avec des figurants habillés en costumes de ville, aux visages doucement impassibles. En ôtant à la représentation de la réalité les signes que nous reconnaissons en premier lieu, il nous permet paradoxalement de mieux la voir. Ainsi les scènes de rugby ou de pornographie deviennent des ballets abstraits, les conférences de presse de dirigeants politiques évoquent de mauvaises mises en scène destinées à contrôler l'image et à préserver les intérêts de ceux qui les ont conçues.

Autoportrait et *Suicide*, s'ils adoptent eux aussi un ton que l'on pourrait qualifier de « froid » (Édouard Levé dit rêver d'une écriture « blanche »), font preuve d'une plus grande ambition et d'une certaine maturité littéraire. L'auteur photographe adopte ici un style extrêmement net, sans affect, d'une grande limpidité. Avec la précision d'un documentariste, une grande dose d'autodérision, mais aussi une certaine angoisse sous-jacente, il parvient à faire le portrait d'un homme dont le dernier acte (se donner la mort) accomplit singulièrement toute l'œuvre.

LA COMPAGNIE DE NUIT COMME DE JOUR

Fondée en 2006, la compagnie de nuit comme de jour a pour vocation d'interroger les limites de la perception, de se frotter aux limites de la représentation, de brouiller les frontières connues entre le rêve et la réalité, entre ce qui se perçoit et ce qui ne se perçoit pas, entre ce qui se conçoit et ce qui ne se conçoit pas.

Dirigée par **Guillaume Béguin**, la compagnie s'est pour l'instant frottée aux écritures contrastées de Jon Fosse, Evguéni Grichkovets et (prochainement) Édouard Levé. *Matin et soir, En même temps, Autoportrait et Suicide* ont pour thème commun celui de l'identité de l'individu, de la perte de ses repères, voire de sa propre disparition, dilution ou éparpillement (parce qu'il se dilue dans le «cosmos», parce qu'il ne parvient plus à se situer au milieu de toutes les sensations qui le traversent, ou parce que la somme de tout ce qui le définit ne permet pas encore de lui donner la sensation d'un tout).

BIOGRAPHIES...

GUILLAUME BÉGUIN (MISE EN SCÈNE)

Né en 1975 à La Chaux-de-Fonds, Guillaume Béguin, diplômé du Conservatoire de Lausanne en 1999, est comédien et metteur en scène. Comédien, il travaille notamment sous la direction de Maya Bösch, Isabelle Pousseur, Jo Boegli, Walter Manfrè, Andrea Novicov et Claudia Bosse, au Théâtre du Grütli, à la Grange de Dorigny, à la Comédie de Genève, au Théâtre 2.21 Lausanne, au Théâtre National de Belgique, etc. Il codirige le Collectif Iter, avec lequel il crée *La Confession*, *Le Voyage*, *Les Voix humaines* et *Les prétendants* (conception et mise en scène, décembre 2008). Il est également fondateur de la Compagnie de nuit comme de jour en 2006, qui développe un travail de recherche autour de l'invisible et de l'indicible. Première étape, *Matin et soir*, un roman de l'auteur norvégien Jon Fosse, a été porté à la scène au Théâtre 2.21 en mai 2007. Avant de poursuivre l'immersion dans l'univers de Jon Fosse, la Compagnie de nuit comme de jour a fait une intrusion dans l'univers accidenté, burlesque et troublant de l'auteur russe Evguéni Grichkovets, avec la création de *En même temps* au Théâtre ABC à La Chaux-de-Fonds en mars 2009 (tournée en Suisse Romande).

Guillaume Béguin a également mis en lecture de nombreux textes, dont *Correspondance à 3*, de Rilke, Pasternak et Tsvetaieva au Festival Rilke en 2006 et *La saison des Bleuets* de Christina Kitsos au TPR en 2009.

Autoportrait et Suicide sera sa quatrième mise en scène

VÉRONIQUE ALAIN (JEU)

Elle travaille régulièrement en Suisse et en France depuis bientôt quarante ans. Elle a joué sous la direction de Maya Boesch, Claudia Bosse, Stuart Seide, Jacques Osinski, Anne Bisang, Denis Maillefer, Gianni Schneider, Arnaud Meunier, Jacques Lassalle, etc. Récemment, elle a participé à un laboratoire de dix mois au Théâtre du Grütli, avec Maya Boesch, Pascal Rambert, Josef Szeiler, ... Auparavant, elle a joué dans *Gens de Séoul* de Oriza Hirata, mise en scène d'Arnaud Meunier au Théâtre de Chaillot, dans *Encore trois soeurs* d'après Tchekhov, mise en scène de Youri Pogrebitchko au Théâtre St-Gervais Genève, dans *Sainte Jeanne* de Bernard Shaw, mise en scène d'Anne Bisang à la Comédie de Genève, dans *Moonlight* d'Harold Pinter, mise en scène de Stuart Seide au Théâtre du Nord (Lille), ... Au cinéma, elle a joué sous la direction de Claude Chabrol, Chantal Ackermann, Roman Polanski, Jacques Doillon, Alain Tanner, etc.

PIERA HONEGGER (JEU)

Née en 1983 à Lausanne et diplômée de la section d'art dramatique du Conservatoire de Lausanne en 2004. Activité de comédienne, depuis 2004, sous la direction de Denis Maillefer, Sylvianne Tille, Vincent Bonillo, Fabrice Huggler, André Steiger, Simone Audemars, François Rochaix, Walter Manfrè, Andrea Novicov, Guillaume Béguin, Armand Deladoey. Textes de Mathieu Bertholet, Joël Jouanneau, Agota Kristof, Rocco D'Onghia, David Mamet, Joël Maillard, Martin Winckler, Daniel Danis... Elle a également joué dans plusieurs courts métrages. Cofondatrice de la Compagnie Eponyme, elle a joué dans *Winkelried* et *En contradiction totale avec les lois du blues* (Théâtre Arsenic, 2008).

JOËL MAILLARD (JEU)

Né en 1978 à Fribourg, il est diplômé de la section d'art dramatique du Conservatoire de Lausanne. Il est comédien et auteur, notamment de *En contradiction totale avec les lois du blues* (mise en scène de Vincent Bonillo, Théâtre Arsenic, 2008) et de *Winkelried* (tournée en Suisse Romande, 2006-08). En 2007, il a joué dans le premier spectacle de la Compagnie De nuit comme de jour, *Matin et soir*. Il a également joué sous la direction de Jérôme Richer (*La ville et les ombres*, Festival de la Bâtie, 2008), Simone Audemars (*La mastication des morts*, de Patrick Kermann, Grange de Dorigny, 2008), de Gisèle Sallin (*Mère Courage et ses enfants*, de Bertolt Brecht, 2005 et 2007 et *L'Avare* de Molière, 2005) et d'Andrea Novicov (*Le grand cahier*, d'après Agota Kristof, Théâtre Arsenic, Usine de Genève, 2004-05).

JEAN-FRANÇOIS MICHELET (JEU)

Formé au Conservatoire de Sion puis à La Manufacture (HETSR, Lausanne), diplômé en 2006. En 2007, il joue pour l'opéra de Fribourg le rôle de Toby dans *The Medium* de Menotti, le rôle de Clitandre pour la compagnie Opale dans *Les Femmes Savantes* mis en scène par Alain Knapp, puis Pacha dans *Chère Elena Sergueievna* de Ludmilla Razoumovskaïa mis en scène par Georges Curtelin. En 2008, il joue Leslie dans *Sallinger* de Koltès sous la direction d'Erika Von Rosen. Il participe à la série théâtrale zurichoise *Absolut Zueri*, il y joue Jérôme. Il lit des extraits de l'oeuvre de Nicolas Bouvier en Arménie et en Géorgie pour les fêtes de la francophonie. Il joue Zamyslov dans *Les Estivants* de Gorki mis en scène par Robert Bouvier. Actuellement, il répète *La dinette des amants* de Valérie Lou dirigé par Jacques Rebotier.

BIOGRAPHIES...

FILIPPO GONTERI (SON)

Né en 1971 à Lausanne, il est diplômé du Conservatoire Populaire de musique de Genève, section électroacoustique. En 2008, il a effectué la régie musicale pour *Airport Kids* de Stefan Kaegi et Lola Arias (Théâtre Vidy- Lausanne). Avant cela, il a signé plusieurs créations sonores pour différents spectacles de théâtre : *Matin et soir* de Jon Fosse, première création de la Compagnie De nuit comme de jour, *Macbeth* de William Shakespeaere, par la Roz & Coz Theater Company, *Se reposer sur le dos d'un tigre* d'après Nietzsche, mise en scène de Marcela San Pedro. Il a également composé la musique de deux films de Nicolas Wagnière, *Transit* (2006) et *En Quête* (2003) et de quatre reportages en cinq épisodes réalisés par Pierre-François Sauter et produit par Mohrvision pour la DRS (2003-04). Récemment, il a participé à un workshop « gestes/capteurs/musique, autour du logiciel Max/Msp/Jitter » organisé pour le groupe Velma en vue de la création de *Requiem* (Théâtre Arsenic).

DOMINIQUE DARDANT (LUMIÈRES)

Après des études de langues et lettres modernes aux Universités de Langue Orientales et de Paris VII, il exerce la photo et la vidéo en tant qu'indépendant de 1978 à 1982, année au cours de laquelle il découvre le métier d'éclairagiste au TNP (Théâtre de Chaillot). Dès 1983, il est régulièrement engagé comme éclairagiste, en Suisse et à l'étranger, notamment au TPR, avec le Théâtre Pour le Moment, Sinopia-Ensemble de Danse, le Théâtre de Gens, au Théâtre National de Bretagne, au Théâtre National de Bratislava (Slovaquie), au Théâtre St-Gervais de Genève, au Théâtre Sofia (Bulgarie), au Théâtre du Grütli, etc. Il collabore avec les metteurs en scène et chorégraphes suivants : Charles Joris, Françoise Roche, Dominique Bourquin, Guy Touraille, Compagnie Gardaz-Michel, Denis Maillefer, Iouri Podgrebnitchko, Fabienne Berger, etc. Il est également metteur en scène. Déjà aux commandes des lumières de *Matin et soir* de Jon Fosse et de *En même temps* de Evguéni Grichkovets, c'est sa troisième collaboration avec la Compagnie De nuit comme de jour.

SYLVIE KLEIBER (SCENOGRAPHIE)

Architecte diplômée en 1991 de l'Ecole polytechnique fédérale de Lausanne (EPFL), Sylvie Kleiber s'intéresse à la scénographie d'exposition et à la scénographie de spectacle. Elle a travaillé comme architecte-scénographe pour la construction ou la rénovation de plusieurs salles de spectacle, en collaboration notamment avec l'ingénieur scénique Alexandre Forissier (à Grandson, Moutier et à Plan-les-Ouates). Côté spectacle, elle a longuement travaillé comme assistante du scénographe Jacques Gabel à Paris (sur des projets d'Alain Françon, de Joël Jouanneau, de Philippe van Kessel,...). En Suisse, elle a mené une collaboration de dix ans avec Simone Audemars, réalisé des décors pour Robert Bouvier (*Peepshow dans les Alpes*, 1998), Geneviève Pasquier (*A ma Personnalité*, 2004 et *I Remember*, 2006), Yan Duyvendak (*Side Effects*, 2004) et Gilles Jobin (*Steak House*, 2005). Elle a récemment conçu les scénographies de projets d'Andrea Novicov, de Yan Duyvendak et pour la compagnie sturmfrei, dirigée par Maya Bösch.

RADU ZERO (FILMS)

Né en 1977 à Bucarest, il vit et travaille aujourd'hui à Lausanne. Passionné par l'art visuel, il est inscrit, à 10 ans, dans l'Ecole Brancusi de Bucarest. Après la chute de la Dictature Ceausescu, en 1989, il part rejoindre sa mère réfugiée à Lausanne. Il y finit sa scolarité puis rejoint l'Ecole d'Arts Appliqués de Vevey. A partir de 1994 il se lance dans la création de projets scéniques joignant vidéo, peinture et collaborations avec divers musiciens. Parallèlement il monte une vingtaine d'expositions personnelles de peinture, installations et art vidéo entre la Suisse et l'étranger. Son travail de vidéaste se traduit aussi par cinq fictions-hybrides dont : *ASHES* et *TOTEM*. Ses films sont autant des objets cinématographiques que des créations expérimentales en permanente mutation. *GOLD*, fiction en cours de réalisation, sera présenté en première au CAC Voltaire, Genève. *GOSTS GATE*, une fiction-documentaire avec musique live sera présentée au CAC Voltaire et au Zinéma, Lausanne.

A VENIR AU GRÜ

PROGRAMMATION GRÜ

AUTO PORTRAIT / SUICIDE

Théâtre / Création / Texte d'Edouard Levé / Mise en scène Guillaume Béguin

12-24.JAN.10 / Black Box

SING THINK

Deuxième temps de la recherche sur la voix de Dorothea Schürch, artiste associée

14-15.JAN.10 / White Box

NOTHING HURTS

Théâtre / Accueil - De Falk Richter / mise en scène Armel Roussel

02-06.FEV.10 / White Box

MADE IN PARADISE (L'intégrale)

Théâtre- Performance / Reprise - Yan Duyvendak / Omar Ghayatt / Nicole Borgeat

4-5.FEV.10 / Black Box

INOUI-DIRE

Cycle de lecture-discussion proposé par Michel Barras et Bernard Schlurick

25.JAN.10/22.FEV.10 / 20H30 / White Box

TRANS 2

PETITES FORMES TRANSDISCIPLINAIRES

18-21.FEV.10 / Divers lieux / Genève

ON SQUATTE LE GRÜ

GUESTHOUSE

Exposition - Installation plastique par Stéphanie Raimondi et Sarah Lis

17-20.DEC. 09 / White Box / Entrée libre / Vernissage 17.DEC.09 / 18H